

ÉLEVAGE Le fait de ne pas tarir ni faire porter ses chèvres chaque année fait des émules auprès des éleveurs. Parmi ses avantages, la pratique lisse les pics de travail et règle la problématique de l'écoulement des cabris.

Moins de chevreaux et du lait toute l'année grâce aux lactations longues

Décembre correspond généralement à la période creuse au sein des élevages caprins, le troupeau tari se préparant au boom des mises bas de janvier. Mais dans la chèvrerie des Leiser, perchée au-dessus de Courcelon (JU), l'activité laitière ne s'arrête pas avec l'arrivée de la saison froide. Les 300 chèvres sont en effet pour moitié en lactation longue. Autrement dit, elles ne portent pas et ne seront pas tarées pendant les mois qui précèdent traditionnellement les naissances. «Une partie de notre troupeau ne met pas que deux ou trois fois dans sa carrière et demeure pourtant chez nous six à huit ans en moyenne», résume Valentin Leiser, adepte de cette pratique avec son frère Thibaud depuis déjà de nombreuses années. Traire sans pause leur permet ainsi de commercialiser continuellement du lait à leur acheteur Emmi. «C'est particulièrement intéressant l'hiver, car il est bien mieux payé et les quantités ne sont pas contingentées.»

Conserver de la flexibilité

Répondre à un marché demandeur en lait de chèvre quelle que soit la saison, et ainsi garantir une entrée de liquidités en permanence, tel est l'argument principal expliquant que le procédé séduise de plus en plus d'éleveurs en Suisse. En France, il est déjà monnaie courante depuis longtemps, pour des raisons très variées: «On estime que 10% du cheptel laitier est en lactation longue», lance Bertrand Bluet, de l'Institut de l'élevage. «Et ces chiffres vont croissant, tout comme les durées de lactation, dépassant en moyenne les 670 jours», renchérit sa collègue Renée de Cremoux, qui étudie les questions sanitaires liées aux lactations longues depuis de nombreuses années.

Ce mode de conduite écrête également les pics d'activité, en générant moins de mises bas, gourmandes en temps et main-d'œuvre. «C'est la trop grosse charge de travail au moment des naissances qui a incité notre père, dès lors qu'il a possédé plus de cent chèvres laitières, à prolonger les lactations d'une partie du troupeau, il y a vingt ans», raconte Valentin Leiser. Et qui dit moins de mises bas dit aussi moins de cabris à engraisser et à valoriser. «C'est un argument clé en Suisse, où la filière des chevreaux de boucherie est pas rentable car peu développée, relève Murielle Tinguely, conseillère agricole auprès de Proconseil. Engraisser et commercialiser de jeunes



Près de la moitié des 300 chèvres saanen de Valentin Leiser sont traitées sur une longue durée, sans avoir à mettre bas ni à être tarées. «La prise en charge des chevreaux est ainsi plus qualitative, car il y en a moins», insiste le jeune homme.

animaux coûte actuellement plus que cela ne rapporte.» Chez les Leiser, on apprécie également le fait de pouvoir dégager du temps au printemps, lors de la reprise des tâches dans les champs. «Nous réalisons des travaux agricoles pour tiers, il nous faut donc conserver une certaine flexibilité dans notre emploi du temps, d'où l'importance de limiter les naissances.»

Un choix stratégique

Mais encore faut-il avoir assez d'individus au sein du cheptel et un bâtiment adapté pour pouvoir ainsi l'alloter. «La quantité de lait produite pendant la période de tarissement d'une partie du troupeau doit être suffisante pour justifier une activité fromagère

fermière, ou faire se déplacer le camion du laitier», précise Renée de Cremoux, qui insiste sur l'importance de bien sélectionner les bêtes qu'on destine à la lactation longue. «Car toutes ne s'y prêtent pas!»

Chez les Leiser, chaque automne, au moment de mettre traditionnellement les chèvres au bouc, Valentin décide ainsi du sort de chaque femelle en fonction de son âge, de ses résultats au contrôle laitier et du nombre de mises bas au compteur. «Généralement, je ne fais plus porter mes chèvres qui atteignent 6 ou 7 ans ou qui ont déjà accumulé quatre ou cinq lactations.» Renée de Cremoux confirme la pertinence cette démarche de gestion des fins de carrière. «Les gestations comme les mises bas sont extrêmement exigeantes et fatigantes pour les chèvres. Éviter une mise bas et un nouveau pic de lactation, c'est prolonger la vie de leurs mamelles!»

Filet de sécurité face aux aléas

Il n'en demeure pas moins que faire le bon choix – la lactation longue permet certes de compenser des échecs de reproduction, mais s'adresse avant tout à des chèvres avec une bonne persistance laitière et saines – est particulièrement stratégique. «Le risque de ce mode de conduite, c'est de mettre en péril la santé sanitaire du troupeau en maintenant en production des animaux infectés, poursuit la chercheuse. Mieux vaut tarir et soigner correctement une infection mammaire plutôt que de risquer de la voir s'aggraver ou se répandre.»

Bien réfléchi et gérée, la pratique des lactations longues a donc de beaux jours devant elle. «Ce mode de conduite agit en

JOURNÉE DE COURS

Le 17 janvier prochain, une formation organisée par Proconseil, Grangeneuve et Agridea est consacrée aux défis posés par la lactation longue en élevage caprin. Elle se déroulera au Restaurant à la ferme, à Cremin (VD). En parallèle, Agridea vient de lancer un projet de vulgarisation en partenariat avec la Fédération suisse d'élevage caprin afin d'évaluer la compatibilité de ce mode de conduite dans le contexte helvétique.

+ D'INFOS www.prometerre.ch/formations

quelque sorte comme un filet de sécurité, qui tamponne les aléas conjoncturels et sanitaires», résume Fabienne Gresset, conseillère chez Agridea. «Il apporte de la souplesse dans la gestion de troupeau et améliore la résilience de l'exploitation y compris d'un point de vue économique», renchérit Renée de Cremoux.

Valentin Leiser, lui, cherche à perfectionner encore son système: «Dans quelle mesure la persistance laitière se transmet-elle génétiquement? Comment assurer une bonne pérennité du troupeau et trouver le bon compromis entre persistance laitière et productivité?» s'interroge le jeune homme qui voit dans cette stratégie une vraie plus-value éthique. «Notre doyenne a 12 ans et n'a pas mis bas depuis cinq ans. Elle produit ses 2,5 litres de lait par jour, ne pose pas problème, pourquoi la réformer ou l'épuiser en la faisant de nouveau porter?»

CLAIRE BERBAIN ■

MIMÉTISME ET STIMULATION MANUELLE

L'antenne française du FiBL, dans la Drôme, se penche depuis deux ans sur les possibilités d'induire une lactation chez une chèvre de façon naturelle, sans la faire porter ni mettre bas. «Notre projet concernait une dizaine de bêtes à l'intérieur d'un troupeau, au sein de six exploitations différentes. Stimulées manuellement, 60% d'entre elles ont redémarré une lactation après une période de tarissement», expliquent les chercheuses Laurène Fito et Caroline Constancis, qui parient sur un éventuel effet de mimétisme entre les animaux gravides et non gravides. «L'ambiance de mise bas, la présence des chevreaux et les stimuli auditifs, visuels et olfactifs ont probablement entraîné une modification hormonale susceptible de conduire à une mammogénèse. La stimulation manuelle a, quant à elle, engendré une sécrétion de prolactine responsable de la lactogénèse.» L'âge des chèvres, leur race et le nombre de lactations n'ont pas eu d'influence. Si la qualité du lait est équivalente à une lactation normale, la quantité demeure légèrement inférieure. «Le pic de lactation n'est pas aussi marqué que pour une chèvre qui a mis bas», relèvent les deux scientifiques qui cherchent désormais, dans le cadre d'un projet subventionné par la fondation Quatre Pattes, à comprendre précisément les paramètres d'apparition d'une telle lactation. «L'induction est un bon compromis entre rentabilité et durabilité, puisqu'elle améliore le bien-être des animaux comme des agriculteurs. On règle le problème éthique du devenir des chevreaux et on évite également de réformer de bonnes laitières qui ont rencontré un problème de fertilité!»